

# Un éclat d'obus

Dimensions actuelles (après érosion dans le sol): 13 cm x 6 cm (largeur maximale). Poids : 160g. L'objet original était vraisemblablement deux fois plus épais et plus acéré.

Informations complémentaires : Trouvé par un agriculteur à la fin du XX<sup>e</sup> siècle sur la parcelle de la « Tête des Cieux » dans la commune de Cutry, dans l'Aisne. Collection particulière.

Source : Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris Armand Colin, 2009.



- **Document 1 : « Un éclat parmi d'autres », l'analyse de l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau**

« L'explosion a détaché cet éclat de ce qu'on appelait le « corps » de l'obus, cette épaisse gangue d'acier contenant un type d'explosif nouveau- la mélinite, inventée au cours des années 1880-mis à feu par un détonateur fixé à une fusée d'aluminium elle-même vissée au sommet de l'obus.

La violence de l'explosion- sans commune mesure avec celle que produisaient encore les poudres noires encore en usage en 1870-1871- a déchiré l'acier de la coque en projetant ses différentes parties petites et grandes, dans toutes les directions. Mais en nombre plus important *en avant* du point d'impact, là où le mur d'acier instantanément dressé se faisait plus dense, plus meurtrier aussi.

Pour autant, l'explosion d'un obus était si violente qu'elle pouvait tuer sans qu'aucun éclat n'ait pénétré le corps. Au début du conflit, les médecins du front constatent le fait avec quelque étonnement. Ainsi devant le cas de ce fantassin transporté dans une ambulance du Pas de Calais en octobre 1914, une dizaine d'heures après qu'un obus a explosé près de lui sans toutefois le blesser de manière visible, parlant encore mais mourant déjà, vomissant le sang lors de l'examen médical, et décédé finalement dans la nuit. On l'autopsie : [...] [Le] blessé est mort à la suite d'un éclatement des deux poumons, compliqué d'un éclatement de la muqueuse gastrique, tout ceci sans blessure extérieure .»

Si ces effets de souffle ont constitué une nouveauté de la Grande Guerre- ils sont liés à la violence des explosions induite par les poudres sans fumée, là où le « vent du boulet » au temps de la poudre noire provoquait surtout un choc d'ordre essentiellement psychique- c'est d'abord par leurs éclats que les obus ont manifesté leur dangerosité extrême en 1914-1918. Or un éclat de la taille de celui qui nous intéresse ici n'était pas si fréquent : la fragmentation des obus avait été étudiée de telle sorte que celle-ci produise le plus grand nombre d'éclats possible- et aussi pour que le plus tard possible, ils perdent leur force vive à l'issue de l'explosion. [...]

Le danger des éclats d'obus était généralement extrême, en raison du tranchant des déchirures de l'acier et de la vitesse de déplacement du projectile, chauffé au rouge au moment de l'impact. Par comparaison avec les éclats vifs des années de guerre, l'objet qui nous importe ici, patiné par le temps, paraît bien moins agressif. A le regarder de près pourtant, il n' pas tout perdu de sa dangerosité initiale.

La capacité vulnérante des éclats d'obus était très grande, en effet. « Ce sera le triste privilège de la guerre actuelle », écrivait en 1916 un médecin militaire, « d'avoir vu apparaître et prendre de plus en plus d'importance, au point d'éclipser toutes les autres, les blessures par éclats d'obus. [Ils] sont, dès lors, la cause habituelle des blessures que nous constatons. En effet, ces dernières dominent le tableau clinique rapporté par le monde médical. Le volume très variable, allant d'un grain de blé à un gros pouce, la surface rugueuse à angles acérés, finement déchiquetés ou frangés, confère une force de pénétration particulièrement destructrice aux éclats d'obus, en fonction de la distance de l'éclatement. » Car les plaies par pénétration d'un éclat, même de petite taille, avaient pour caractéristique d'entraîner de grosses hémorragies, en raison d'une capacité vulnérante spécifique les conduisant à entailler le système vasculaire sur leur passage. Localisées au cerveau par exemple, elles s'avéraient mortelles. Le casque, apparu dans toutes les armées à partir de 1915, ne pouvait d'ailleurs que très imparfaitement protéger la tête : le musée du Val-de-Grâce conserve ainsi le couvre-chef d'un soldat du 22<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, dont l'acier a été

broyé par une volée d'éclats. Leur puissance est alors bien visible, tout comme la faiblesse de la protection dérisoire qui leur fut opposée.

Un éclat de la taille du nôtre était capable du pire : il pouvait dilacérer complètement des parties entières du corps, cou, bras ou jambes notamment. Un être humain pouvait même être littéralement coupé en deux par un grand éclat. Et en cas d'explosion très proche, le corps pouvait être volatilisé au sens strict du terme. Dans son journal, à l'entrée du 23<sup>ami</sup> 1916, le médecin auxiliaire Lucien Laby, alors sur le champ de bataille de Verdun, trouve le courage de noter : « Je retourne à mon poste. Les blessés s'accumulent [...]. L'un de mes brancardiers [...] est mis en miettes : on n'en retrouve rien qu'une boue rouge. » La leçon archéologique est sur ce point instructive. Dans certaines sépultures britanniques retrouvées près d'Arras en particulier, des manques énormes caractérisent certains cadavres [...]. A Montchy-le-Preux, afin de faire face à l'éparpillement des corps sur le champ de bataille, une fosse spéciale avait été consacrée aux parties anatomiques d'au moins six combattants, mais non attribuables à tel ou tel soldat en particulier. Ainsi peut-on mieux se représenter l'obscénité de certains spectacles visuels endurés par les soldats de la Grande Guerre- voir les corps ouverts, voir l'intérieur du corps de ses camarades, et de là imaginer le *dedans* de son propre corps, sous la fine enveloppe de la peau. Et comprendre de manière un peu moins abstraite l'atroce efficacité du canon pendant la Grande Guerre. Le soldat Fernand Léger l'a dit à sa manière, en tirant de ces mises en pièces corporelles des conclusions d'un tout autre ordre : « A tous ces ballots qui se demandent si je suis ou serai encore cubiste en rentrant, tu peux leur dire que bien plus que jamais. Il n'y a pas plus cubiste qu'une guerre comme celle-là qui te divise plus ou moins proprement un bonhomme en plusieurs morceaux et qui l'envoie aux quatre coins cardinaux. »

D'après Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair, trois objets de mort en 14-18*, Paris, Armand Colin, 2009, p16-19.  
(Se reporter à l'ouvrage pour consulter les notes de l'auteur, ici supprimées)

## Document 2 : Paysage aux environs de Douaumont (près de Verdun), 2010.



Source : « *Bomb craters on the battlefield* »; cliché d'un particulier géolocalisé sur *Google Earth*.  
(49°12'22.17''N ; 5°25' 12.09'' E)

Consulter également sur *Google Earth*:

- « *Verdun battle* » (49° 12'17.53 N ; 5°25'3.79'' E)
- « *Schlachtfeld 1914-18 bei Verdun* » (49°12'20.56'' N; 5°25'37.47''E)

### Indications de travail

- ➔ Faire une synthèse des informations proposées articulée autour des deux thèmes suivants :
  - la puissance meurtrière des obus : une violence de guerre d'une ampleur sans précédent ;
  - Le rôle de la science et de l'industrie dans la nouvelle puissance de feu qui s'exprime en 1914-1918.
- ➔ Vous relèverez par ailleurs en vue du 3), les informations relatives aux violences psychologiques et aux séquelles que la guerre peut laisser.